

Pression atmosphérique



Jean-François Leblanc

# Pression atmosphérique

Roman

Robert Laffont

QUÉBEC

Révision linguistique: Noémie Thibodeau et Gisèle Gosselin  
Correction d'épreuves: Marie Théorêt  
Mise en pages: Édiscript enr.  
Photo de l'auteur: David Himbert  
Conception de la couverture: Luc Gervais

Dépôt légal: 1<sup>er</sup> trimestre 2024  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

© Éditions Robert Laffont Ltée, Montréal, 2024  
ISBN 978-2-924910-62-7 (papier)  
ISBN 978-2-924910-63-4 (ePub)

*À mon épouse, Émilie-Pier Gagné,  
et à notre fille, Florence Leblanc*



Le corps est une *maison* hantée où des  
enfants effrayés courent dans tous les sens.

HECTOR RUIZ



## Prologue

Le soleil de juillet contre l'herbe jaunie de la cour. Le passage des véhicules près de la mer. Le vent sans partage, partout. La rouille sur les pentures des portes comme sur les articulations rongées par l'arthrite. Rien ne se produirait ici avant le retour de la mort. Pas même le désir. Pas même l'amour. Rien. Personne ne viendrait plus admirer la présence des érables rouges, des chênes de Pennsylvanie et des pins blancs tenant en joue la résidence des Clark, où ne se trouvait plus que Petunia, matriarche appuyée contre le comptoir de la cuisine, fixant l'heure affichée sur le four et incommodée par une douleur qui grandissait avec la tristesse de la solitude, oubliée de tous, comme le décapant périmé conservé au fond de l'ancien atelier de James, au sein des vieilles canisses de tabac à cigarettes Export A.

La main droite engourdie, la gauche insensible, le téléphone trop loin, comme un canyon entre le corps et la vie. Le regard presque éteint, malgré le vacarme de la machine à laver en harmonie avec l'aspirateur. La difficile descente de l'escalier à assumer, aussi. La distance du corridor, encore. La saleté des lieux, ingrate. La pression aux omoplates, croissante. La douleur près des reins, surtout. Et le vrombissement d'une scie à chaîne dans la montée, avant la marina, entremêlé du chant des chardonnerets jaunes, des roselins familiers, des geais bleus et des tourterelles tristes.

Petunia s'appuyait sur le rebord du comptoir, cherchant son souffle. Dans son champ de vision se trouvait la table de la salle à manger. La moitié restait occupée par des albums de famille achetés en solde chez Greenberg, avant la fermeture de la chaîne. Le centre recueillait les journaux locaux et les circulaires, de plus en plus rares, ainsi que la petite radio, syntonisant nuit et jour la station de New Carlisle. La dernière partie lui servait d'espace de repas. À droite, sur une table basse achetée à sa demande par Rick Heinz chez Hart, s'alignaient ses médicaments. Par terre, de la poussière entourait une fougère jaunissante. Elle l'arrosait, lui donnait de l'engrais, rien n'y faisait. Et les fourmis noires, cette calamité. Elle avait tout tenté. Cette vermine revenait toujours par la fissure au sous-sol, il y en avait des centaines. C'était écoeurant.

Depuis quelques jours, elle laissait l'aspirateur fonctionner presque en permanence, le boyau immobilisé par deux briques et orienté sur la crevasse du béton, elle-même ceinturée d'une muraille ingénieuse composée d'un insecticide en mousse. Ces horreurs entraient dans un vortex mortel. Le soir, elle descendait de peine et de misère. Elle rafraîchissait la muraille de mousse, changeait le sac gorgé de cette racaille, plein de cette malédiction, et le menait dehors pour le lâcher sur de vieux journaux et quelques brindilles séchées, au centre du foyer extérieur, la moitié d'un vieux tonneau de métal rouillé que James avait coupé avec l'aide de Rick. Elle versait de l'essence à briquet sur ce mausolée et lançait une allumette. C'était sa guerre. Sa paix.

Petunia fixait toujours l'heure sur le four encastré, un Whirlpool. Ce temps. Sans personne. Elle voulait l'avis de James. Mais James était mort. Elle voulait l'avis de Dusty et de Lyndsay. Mais Dusty et Lyndsay vivaient à Halifax. Quant à Chester, il était à Toronto, Timmins, Yellowknife

ou Vancouver. Elle ne le savait plus. Il n'appelait jamais à la maison. Leur dernière conversation, où ils avaient parlé des funérailles de James, restait un torrent vif, une sombre idée, une haine libre qu'elle tentait encore d'endiguer. Elle se souvenait de son ultimatum concernant sa vie, sa maison, son départ. Ses mains en tremblaient. Elle ramena sa main droite sur sa main gauche. Elle frota doucement, appuyant son corps contre l'armoire du comptoir, fermant les yeux. Le sommeil venait, à coups de secondes rares et vives. Pour elle seule.

\*\*\*

Le vent strié par le cri rauque des corneilles la réveilla. Petunia ne parvenait plus à entendre ces oiseaux noirs sans revenir en 1987, à Milwaukee, où elle et Chester se tenaient dans une immobilité accablante. Son poing droit levé, elle peinait à respirer sous la lourdeur de son manteau acheté chez Rossy à Carleton, de son fard à joues bon marché reçu en guise de cadeau après un achat de plats Tupperware chez Bianca Bertens, de son rouge à lèvres presque diaphane offert par Betty Heinz et des petits yeux de Chester qui la fixaient comme un enfant perdu, dans cette ville américaine que tout séparait de New Richmond. Chester, terrifié par les turbulences de leur vol. Petunia restait tétanisée, hantée par la déraison de l'horreur qui vibrait dans ses souvenirs.

Elle se leva. Chercha le corridor menant au salon. Y entra. À la télévision, un reportage de la chaîne d'information continue de la SRC faisait état d'un rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat associé à l'ONU. On précisait qu'il fallait réfléchir au défi consistant à nourrir correctement huit milliards de personnes ou bien faire le choix de lutter d'abord contre le réchauffement de la

planète. Petunia distinguait mal cette nouvelle, gommée par les bruits venus du sous-sol ainsi que par le tumulte de ses souvenirs.

Instinctivement, son regard bifurqua vers le fauteuil de James. Elle n'avait pas pu s'en défaire. Avant de s'y installer, elle monta le chauffage. Puis se reconforta dans les traces incrustées du corps de son mari, remontant la couverture offerte par Lyndsay sur ses jambes. Le téléviseur continuait de cracher la dérive du monde, mais Petunia ne l'entendait plus. Elle se remémorait la présence de James. Son corps. James. Encore. Toujours. James, à jamais.

Petunia se souvint de ce drap posé à plat sur la dépouille de son mari, tandis qu'elle était assise sur une chaise, entourée de Lyndsay et Dusty, de Rick et Betty Heinz, l'oreille avalée par le combiné du cellulaire: « Je me fous de ce que tu fais, Petunia. Je me fous de sa mort », lui avait hurlé Chester, violent devant le Pacifique.

Ses mains restaient l'une dans l'autre, sur ses jambes, se sacrifiant à tour de rôle pour l'obtention d'un peu de chaleur aux jointures. Ce vent, ce temps; tout cela tuait Petunia, bien davantage que l'odeur du décès de James six ans auparavant. Dehors, le vent mariait une légère bruine, provoquée par la mer. Elle ne savait pas quoi faire de la solitude, comment vivre ce premier visage de la mort, dans une résidence devenue trop grande, dans ce vide douloureux.

Petunia appela Lyndsay. Sans réponse. Puis Dusty. Sans réponse. Elle hésita, craintive et soulagée à la fois de cette dernière possibilité. Petunia appela Chester, qui répondit.

— Je veux vendre, dit-elle.

## Cherchez d'abord le royaume de Dieu Terre-Neuve-et-Labrador

À Twillingate, le monde s'éveillait aux aurores dans le limon premier de la vivacité du vent océanique. Sa pugnacité patiente rabotait des structures glaciaires de plus de 10 000 ans d'âge issues du Groenland, en une orchestration de ruptures éclatant dans le derme cristallin de l'Atlantique. L'Iceberg Alley constituait un vaste couloir avalant le désir de liberté de ces montagnes en dérive. Le langage glacé du bruissement de la fonte se répercutait jusque dans les tympanes des insulaires, témoins de leur passage.

Les jambes de plus en plus fortes, le mouvement de plus en plus maîtrisé, le corps offert au soleil dans un élan instinctif porté par la vitalité des températures variables, James Clark courait comme aucun autre habitant de son patelin. Il privilégiait depuis quelque temps le cross-country plutôt que l'entraînement en salle qui lui répugnait désormais en raison de la répétition que lui imposait cette discipline solitaire. En revanche, la course à pied apaisait à l'épicentre de son cœur cette peur enfantine de mourir sans voir le monde, de rester à jamais un citoyen de Terre-Neuve sans parvenir à explorer tout ce qui vivait au-delà des rives de la grève ceinturant sa province natale.

Sa foulée de coureur portait l'empreinte de la liberté : sonore, forte et dépourvue de retenue, elle faisait s'élever

une impulsion rare. James Clark embrassait avec passion son existence, inspiré par la grandeur de l'Amérique. Ce contint, il escomptait le découvrir dans les traversées qu'il imaginait déjà, à partir des atlas qu'il consultait à la bibliothèque municipale ainsi que des vieilles cartes routières du garage de Josh Byron, où il réalisait de menus travaux à l'occasion.

Il voulait devenir camionneur, car c'était ce métier, accessible pour un homme de sa caste, qui lui ouvrirait, selon lui, les portes de tout le Canada et des États-Unis. C'était pour cela qu'il courait, c'était pour cela que cette épreuve régionale de cross-country devenait un geste vital pour lui, car la bourse à la clé, offerte par les autorités municipales, lui permettrait de se rendre à St. John's afin de suivre sa formation.

Devant lui, six hommes, six camarades d'enfance, le devançaient encore ; il lui fallait accélérer la cadence, malgré la douleur qui lui cisailait le dos, la poitrine et les jambes. Il ne voulait pas perdre. En posant ses yeux un bref instant sur l'un des glaciers du large, James se remémora la première fois qu'il en avait aperçu un, du haut de ses 3 ans. Il se trouvait à L'Anse aux Meadows. Son père s'était penché vers lui tandis qu'il jouait avec une branche de bois dans la terre, lui adressant de rares paroles : « James, regarde l'horizon. »

Quelque chose en lui s'était alors éveillé pour ne plus jamais cesser de se développer. D'un bref mouvement de son avant-bras droit, James essuya son front ; il respira profondément, et il accéléra. Peu à peu, il dépassa Josh Reynolds, Kevin Archer, Trevor Tucker, Collin Kela, Clay Crick et, enfin, Chad Kramer, qu'il avait tous côtoyés sur les bancs d'école, puis dans les Cadets de la Marine de l'armée canadienne. C'est ainsi que se termina la course, avec la totalité des participants trottant derrière lui, eux qui participaient à l'événement dans le but avoué de remporter la bourse pour mieux la boire le soir venu, comme les fils de pêcheurs qu'ils

étaient, des hommes heureux de vivre ensemble, soudés par les liens sacrés de la pêche en haute mer.

James était bien conscient qu'il ne correspondait pas à cette vie. Ses premières réflexions à ce sujet s'étaient déposées durant les soirs de tempête où, attablé en compagnie de son père et de sa mère, il semblait porter sur ses épaules tout le découragement du monde, fixant le transistor qui ne parvenait pas à capter convenablement la retransmission des matchs des Habs ou des Leafs que Radio-Canada acheminait au meilleur des capacités technologiques de l'époque. Il lui semblait alors que la vie n'était qu'une attente bercée dans la chaleur orangée des lampes à l'huile de l'antre de la maison familiale. Les meubles, pour la plupart conçus de la main de ses ancêtres, prenaient l'apparence de pierres froides célébrant la lenteur.

La mère de James était une Terre-Neuvienne fière, sans doute convaincue de la nécessité de consacrer chaque journée à répéter les mêmes actions de façon à sanctifier son passage en ce bas monde, puisque c'est là tout ce qu'elle faisait, du moins aux yeux de James. Martha Candy était née à Twillingate, y vivait depuis en respectant scrupuleusement les commandements baptistes. Elle ne se plaignait jamais, conservait une constance rigoureuse dans l'accomplissement de ses tâches ménagères, aimait son époux et son fils, restant néanmoins distante physiquement de ce dernier. Pour elle, l'affection se traduisait par la parole, et non par le corps, qu'elle réservait uniquement au père de James, pour qui la chose sexuelle n'était pas une obsession, mais une occasion de saisir une autre dimension de la vie. D'une certaine manière, William Clark était un penseur. C'est ce que se disait James lorsqu'il voyait la pile de journaux conservés avec minutie, en attente d'être reliés, dans un coin du salon qui faisait office de bibliothèque artisanale, de refuge.

Sur le plan moral, personne ne trouvait rien à redire devant pareille orthodoxie, quoique celle-ci cédait parfois sa dominance au profit de la nature humaine, surtout lors des festivités du Nouvel An où, ponces de gin aidant, Martha Candy devenue Clark se laissait aller à des folâtreries qui parvenaient à éveiller en William Clark des zones érogènes jugées perdues depuis des lustres dans le brouillard des années.

Il ne serait jamais venu à l'esprit de James que sa mère possédait un don en matière de fellation et une adoration infatigable pour le corps de William, qui lui donnait littéralement l'impression d'exploser de plaisir par l'entremise de la culpabilité morale anéantie et emportée dans la puissance des vents de l'Atlantique marquant le passage des années. Pas un seul réveillon, depuis leur nuit de noces, n'avait fait l'économie de cette pratique qui surgissait des tréfonds moraux entretenus 365 jours par année (366 jours lors des années bissextiles) et qui se déployait dans un silence quasi parfait depuis que James avait pris quelques années.

Martha et William n'évoquaient jamais ces ébats le lendemain, se contentant de sourire aux anges, dans le confort de la connivence entendue au nom de la discrétion. C'était par ailleurs une très bonne chose en ce qui concernait l'équilibre psychologique de James, qui, lors de son éveil sexuel, s'était retrouvé à devoir analyser pourquoi il ne parvenait pas à se masturber en pensant à Elizabeth Ambrose (pour laquelle il éprouvait des sentiments hautement lyriques), ce qui l'obligeait, en quelque sorte, à reporter son imaginaire sur Sarah Larson, pour qui le plaisir de la chair n'était pas un péché et qui ne se formalisait pas des cancans s'accumulant à son endroit. James ne l'avait jamais approchée, mais dès qu'il se masturbait, dans les bois bordant la maison, il n'avait de cesse de penser à Sarah, laissant libre cours à son envie de la dominer avec fermeté.

Lorsqu'il éjaculait, un sentiment de honte le prenait à l'égard d'Elizabeth, à qui, de fait, il n'avait jamais adressé la parole non plus, timide comme il l'était. En revenant un matin du boisé après s'être masturbé, James s'était immobilisé devant la maison et avait regardé sa mère qui étendait du linge fraîchement lavé sur la corde extérieure ; il en était venu alors à la conclusion inexorable qu'elle et son père n'avaient probablement fait l'amour qu'à deux reprises : une fois lors de leur nuit de noces et une autre fois pour engendrer son existence, ce qui l'avait rassuré dans sa conception de ce qu'étaient le sens moral et la propreté.

William Clark était pêcheur et présidait le club de bridge de Twillingate, qui comptait quelque 24 membres très actifs. Amateur de tabac à pipe et de thé noir, il impressionnait par sa prestance singulière. Pour cet homme, les détours de convenance, les refuges de la politesse, les conciliabules confortables, la commodité des silences et le maquillage des sourires forcés représentaient les fondements premiers d'un savoir-être impérial pour survivre en société.

Et il maîtrisait ces mœurs avec brio, de sorte que personne ne le détestait et que tout le monde se demandait s'il appréciait réellement la compagnie des autres, ce qui entretenait une sorte de suspens stimulant pour ceux que cela intéressait. Mesurant 1,85 mètre, sans surpoids et d'une énergie admirée sur les bateaux de pêche, il inspirait le respect de toute la communauté, surtout en raison du fait qu'il avait remporté le championnat régional de curling à l'âge de 21 ans, à titre de *skip* de l'équipe de Twillingate.

C'est en pleine gloire qu'il avait remarqué Martha, intrigué par l'ennui qu'elle semblait ressentir. Elle l'avait tout de suite fasciné, justement parce qu'elle ne lui accordait pas la moindre attention, obnubilée qu'elle était par la rive opposée de leur île.

Leur fréquentation s'était amorcée un jour de mai, après que William eut demandé la permission au père de Martha, Winston Candy, lui-même pêcheur, de venir à la rencontre de sa fille un dimanche, après la messe. Le tout s'était réglé au pub situé sur les docks, devant une bière crémeuse de type irlandaise. Winston, sans même lui adresser un seul regard – « sûrement un trait familial », s'était dit William –, avait donné son accord, en lui enjoignant de ne pas manquer de respect à sa fille aînée, auquel cas « il lui foutrait un harpon dans le cul ». La chose avait été convenablement entendue par William, qui avait répliqué ne surtout pas vouloir « perdre le plaisir de chier sans problème ». Les deux hommes s'étaient tout de suite appréciés.

En ce qui concerne la mère de Martha, Margareth, les présentations d'usage avaient été tout aussi expéditives, bien que plus courtoises, car elle admirait « ce grand *skip* qui avait si bien performé autrefois ». Pour la principale intéressée, l'occasion de quitter le domicile parental avait pesé fortement dans la balance de son enthousiasme, jugé toutefois bien tranquille.

Lors de la première visite de William, elle s'était fait un devoir de le détailler de la tête aux pieds avant de lui donner le bras pour aller se balader dans Twillingate. William n'avait presque pas parlé, se contentant de marcher en fixant l'horizon. Martha n'avait dit mot. Après avoir répété ces promenades à trois reprises dans les semaines qui avaient suivi, William s'était mis à parler, racontant des anecdotes de pêche et de curling à Martha, qui, peu à peu, avait commencé à sourire, jusqu'à ce qu'un éclat de rire franc se fasse entendre une première fois, éclairant le jour comme une pluie de perséides.

Jim Kramer, ami d'enfance et compagnon de pêche de William, raconta bien des décennies plus tard, lors des

obsèques de William, où ne fut pas en mesure de se présenter James, ce que son vieil ami lui avait confié sur les docks, à savoir que « ce premier rire avait scellé leur reconnaissance mutuelle ». Jim ajouta que « William souriait aussi, mais comme il le faisait en permanence, cela ne comptait pas vraiment ». Cette dernière remarque fit bien rire l'assemblée funéraire.

C'est lorsque Martha avait demandé à William « s'il fallait être fort pour devenir un bon *skip* » que tout s'était joué. William, en verve, avait rétorqué « qu'il fallait surtout avoir du jugement, de la dextérité et de la précision, afin de redéployer les pierres dans un nouvel ensemble avantageux ». Martha avait répondu « qu'elle ne croyait pas comprendre ce que cela signifiait », ce à quoi William avait répliqué : « Voici un exemple de ce que je veux dire », avant de l'embrasser spontanément, sans avertissement, en prenant son doux visage dans ses paumes fortes, rugueuses et rassurantes à la fois.

Quelques mois plus tard, en janvier, Martha était devenue l'épouse de William. Le mariage avait donné une occasion de briser la morosité de l'hiver à toute la communauté. Durant des années, on rappela combien cela avait été une journée étonnamment chaude pour la période, signe d'une union heureuse, longue et fertile.

Si ce mariage engendra un bonheur saillant et durable, la fertilité du couple ne fut pas celle escomptée. Après la naissance de James, précédée de quatre fausses couches, Martha éprouva des complications médicales qui la rendirent stérile. Ni elle, ni William, ni personne ne parla jamais de cette fatalité, qui fut acceptée comme tout le reste à cette époque, c'est-à-dire sans apitoiement. Il fallait continuer à avancer, en dépit des épreuves, comme les ancêtres avant nous, en acceptant ce qui nous échappait, de la même manière qu'on

naviguait à partir des étoiles pour mieux retrouver la terre ferme. Chercher le royaume de Dieu, c'était d'abord trouver le passage de la vie. Il s'agissait d'une quête de chaque instant, dans une forme de communion avec ce qui continuait de bouger, de respirer, de rire, de courir et de parler. Cela se faisait, pour Martha et William, dans, par et pour James, à leur manière.

Pour William, lecteur assidu de tous les vieux journaux disponibles parvenus jusqu'à leur bourgade pour une neuvième vie, après des jours de retard, la simplicité incarnait le meilleur des charmes. Et si la notion d'information le fascinait, tout comme la musique classique qui jouait parfois sur la première chaîne, c'est que tout cela lui permettait de voyager sans risque. Il était en quelque sorte un individu droit, en équilibre constant et habité d'un calme mortifère. Un vrai tory. James et lui n'entretenaient pas de réelles conversations. Seules quelques banalités liaient parfois leurs échanges.

Ce n'était pas dû à un désintérêt de William à l'égard de son fils unique, ni à une honte quelconque qui aurait trouvé sa légitimité dans quelque frasque juvénile passée de ce dernier. James était somme toute un fils modèle, la seule incartade qu'il ne se fût jamais permise ayant été de nature alimentaire, alors qu'un soir, à tout juste 7 ans, il avait mangé la pâte à beignes de sa mère qui reposait dans la chambre froide. Il en avait été quitte pour souffrir de quelques crampes douloureuses à souhait, ce qui convenait comme punition naturelle, car toute diarrhée recelait une part de raison échappant à celle de l'Homme, se disait William, songeur, en tirant sur sa pipe, lui qui préférait se tenir loin de son fils à ce moment, de peur que la source de ses crampes soit, au fond, sans lien avec l'ingestion de la pâte à beignes en question, mais bien attribuable à un virus. C'était tout simplement comme ça au sein de la famille Clark. On ne parlait pas beaucoup.